

# Tiens maman ! voilà dans le journal, tout le compte rendu de la distribution des prix / de mon collègue. / - Quel bonheur ! voyons s'il est question de ma robe mauve !.

**Numéro d'inventaire** : 1983.00839

**Auteur(s)** : Cham

Destouches

**Type de document** : image imprimée

**Éditeur** : Martinet (Maison) (Paris)

**Imprimeur** : Destouches Imprimeur lithographe

**Période de création** : 3e quart 19e siècle

**Date de création** : 1863 (vers)

**Collection** : le Charivari

**Description** : gravure de presse d'après une gravure sur bois page de journal découpée avec texte dimensions de la feuille : 439 x 304

**Mesures** : hauteur : 247 mm ; largeur : 213 mm

**Notes** : Scène satirique : après la distribution de prix, la lecture du journal. au-dessus du tr. c. : "Actualités". Signature en bas à droite "Cham 57". au-dessous du tr. c. : "M.on Martinet Paris - Lith Destouches Paris" Cham (Amédée de Noé dit) (Paris,1818 ou 1819 - 1879, Paris) Cham prit des leçons de dessin à l'atelier de Charlet, puis chez Paul Delaroche. Il débuta en 1839 avec un album de dessins humoristiques et des légendes, édité par Charles Philippon. Cham entra au Charivari en décembre 1843 et fournit à plusieurs journaux des dessins notamment sur la vie artistique et les Salons officiels. Planche extraite de "Le Charivari" Destouches Imprimeur lithographe. A produit entre 1853 et 1869 des affiches et des travaux publicitaires.

**Mots-clés** : Récompenses et témoignages de satisfaction

Costumes : Collégiens, lycéens, normaliens, étudiants

Discipline et instruction familiale

**Filière** : non précisée

**Niveau** : non précisée

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : Page 303

ill.



— Tiens maman ! voilà dans le journal, tout le compte rendu de la distribution des prix de mon collège  
— Quel bonheur ! voyons s'il est question de ma robe mauve !

— Écris pour moi, je ne sais pas faire les grandes lettres.  
— Ni les petites.  
— Mille milliards !  
Après le dîner le garçon arrive avec l'addition.  
Jean (à part) : — J'ai marqué huit francs de croquettes ; pourra qu'il ne s'en aperçoivent pas...  
Léon : — Garçon, combien est-ce ?  
— Cinquante francs.  
— Vous en avez de cent francs, papa-vous.  
Jean (à part) : — Je suis fâché de ne pas lui en avoir compté pour douze francs.

**A quatre ans.**

Léon arrive avec son digne oncle qui travaille au débarras de la France.  
Jean : — Bonjour, monsieur Louis, j'ai absolument le malheur à vous complimenter.  
Léon : — Je t'en félicite, mon ami.  
Le dîner : — Vous venez d'être servent ici, non est-ce ?  
Léon : — Avec des amis.  
— Et des hommes ?  
— Et des femmes.  
— Et des hommes pas.  
Léon (à part) : — Autant-elle va la glace ? On l'a changée, tout mouve. Non non non pas trop souvent répété ; ça va pas se faire au vent.  
Le dîner : — Vous ne me répondez pas, Léon...  
— Eh bien, je suis venue ici avec des hommes, mais des enfants qui ne m'ont rien dit qu'on les avait. Hier...

ment que je ne les ai pas priés au sérieux et que j'ai consacré tout mon amour pour moi.  
— Cependant vous ne pouvez pas me reconnaître, car l'hiver dernier vous m'avez été pour la première fois un tel que demandez M<sup>me</sup> de Verneuil.  
— C'est vrai ; mais une circonstance qui ferait reconnaître à la fois de M<sup>me</sup> de Verneuil et de moi-même. On a tort de ne pas ajouter les circonstances, car grâce à lui on connaît quelquefois l'erreur.  
— C'est de campagne et d'habitude ; nous devons y venir souvent et prendre toujours un cabinet pour le reconnaître, je vais faire une marque sur cette glace, par exemple, y écrire son deux cents.  
Léon (à part) : — Comment, elle avait à la main de la grande sur terre.  
Et d'abord.  
Jean (à part) : — Apparemment l'addition. — Les femmes sont elles sont encore une meilleure affaire que les hommes, parce qu'elles n'ont pas de dents. C'est-à-dire à l'usage tout est d'usage sur son compte et j'ai pu le servir à un moment sans que elle dans un instant après.  
Et puis j'ai également demandé aux prix, M. Léon n'y fera pas attention puisqu'il est avec une femme comme il faut. Il a beau se vanter de donner, il ne réussit pas à avoir l'air d'un dit et d'arrêter le dîner, d'abord. Voilà l'addition.  
Léon : — Combien ?  
— Trois francs.  
— Les deux.  
Jean (à part) : — Je ne me suis pas trompé.

**A treize-vingt ans.**

Léon arrive avec une charmante personne, sa femme.  
Le jeune dîner : — Bon soir, je ne salue pourquoi la ne voulais pas entrer dans ce restaurant, il semble très confortable.  
Jean : — Bonjour, monsieur Léon, il y a longtemps qu'on ne vous a pu va.  
Le jeune dîner (très intrigué) : — Comment se fait-il que ce garçon se communique ?  
Léon (très embarrassé) : — C'est, c'est un de mes anciens camarades de collège, un premier prix de 1872. Mais qui a eu des malheurs.  
— Pauvre homme !... mais on ne peut pas s'arranger les cheveux, pourquoi n'y a-t-il pas de glace sur cette abominable ?  
Jean : — Comme les cheveux les défilent trop, on n'a plus voulu en mettre.  
Léon (à part) : — Tâche mieux ; mon dîner a été grisé trop souvent.  
Léon et sa femme d'abord, puis demandent l'addition ; Jean l'apporte, le dîner le prend et l'embrasse avec joie.  
Le jeune dîner : — Garçon, vous avez compté un boeuf et des rails que nous n'avons pas pris.  
Jean : — Le café contient cette erreur. (À part.) Non ! c'est ce boeuf !... Voilà M. Léon qui vient avec sa femme pré-quel ?

ANDRÉ BUREAU.

